

Commentaires

Number 17, February–March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

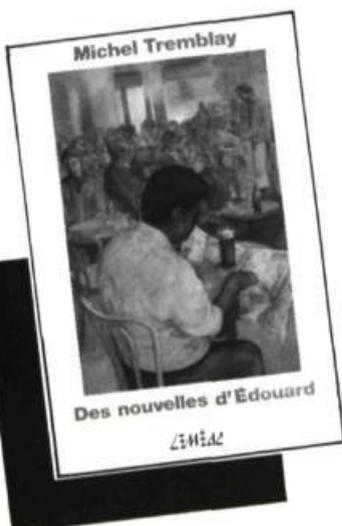
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 5–12.



DES NOUVELLES D'ÉDOUARD
Michel Tremblay
Leméac, 1984

«Je vais donc me réfugier dans un scénario dont j'aurai le total contrôle», écrit Édouard à sa belle-soeur, la grosse femme, dans son journal de voyage. Un scénario? Pourquoi? Parce qu'Édouard ne parvient pas à embarquer dans son propre rêve: traverser l'Atlantique en première classe pour aller à Paris. Vivre dans le grand monde, avec le grand monde qui l'inquiète, l'ennuie, l'attriste rapidement et que le champagne rend peut-être plate? La gang, sur la Main, boit de la bière mais les parties sont des vraies parties. Et pourtant... Édouard réussit toujours à s'émouvoir. À rire. Des autres, de lui surtout. Lucide, Édouard, lucide, en plein délire. La Duchesse de Langeais est inconnue à Paris mais elle sera reconnue à Montréal, à son retour, trois jours, trois semaines ou trois mois plus tard. Après avoir foulé le sol de la Ville-Lumière, frôlé les existentialistes, fermé son journal. Finie l'écriture? «À partir de maintenant, j'improvise à voix haute.» Nous ne lirons donc plus Édouard. Dommage: ses nouvelles étaient savoureuses, douloureuses, tendres, drôles. Pleines d'images douces-amères, loufoques, d'énormités et de petitesse. Qui rit aujourd'hui,

d'hui, demain pleurera. Ou l'inverse. En suivant Édouard, on passe sans cesse d'un état à un autre car Édouard est l'ambiguïté même: la folie des grandeurs habite la Duchesse, abrite le vendeur de souliers: la fierté déguise la solitude en indépendance et retient Édouard dans ses rêves jusqu'à la fin. Quel personnage! Complexe, limpide, secret, exhibitionniste: riche. Édouard réussit presque toujours à garder l'attention du lecteur. Presque? Quelques longueurs, un bateau qui met du temps à accoster, un Paris réduit à quelques rues et l'absence des autres personnages du Plateau. C'est surtout ça, oui... Et c'est la faute de l'auteur si on s'ennuie de la grosse femme, d'Albertine, de Marcel, de Thérèse, de Pierrette, de Maurice. C'est sa faute et sa force.

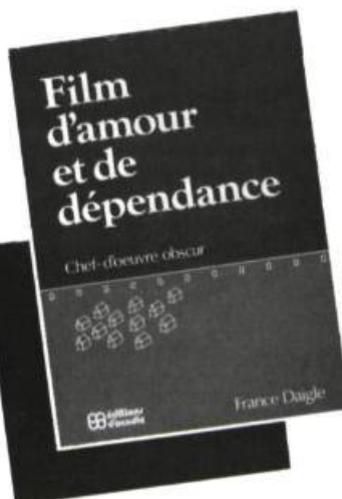
Christine Brouillet

FILM D'AMOUR ET DE DÉPENDANCE

France Daigle
Éditions d'Acadie, 1984

France Daigle est une des belles voix de l'Acadie — je devrais plutôt dire de la francophonie. Un premier ouvrage de cette auteure est paru en 1983 aux Éditions d'Acadie: *Sans jamais parler du vent*. Dans *Film d'amour et de dépendance*, on retrouve à nouveau des thèmes qui lui sont familiers, ceux de la maison et de la mer, et comme c'était le cas dans son roman précédent, l'écriture oscille constamment entre prose et poésie.

France Daigle nous offre un texte amoureux où alternent dialogues et séquences de l'imaginaire, fragments de film. Elle crée une intimité avec le lecteur tout en lui faisant visualiser l'intimité qui se tisse entre deux êtres. Des voix s'appellent, se répondent, une voix d'homme, de femme. Elle fait place aux «doubles tranchants de l'amour et de la dépendance, le continuum qui fait qu'à n'importe



quel moment les vides qu'on laisse.» Le film se déroule. Le lieu bâti est confortable. Il ne reste plus qu'à se préoccuper de «sauver un mariage, lutter contre la peur de mourir».

Susy Turcotte



LA DÉTRESSE ET L'ENCHANTEMENT
Gabrielle Roy
Boréal Express, 1984

Cette autobiographie nous livre les trente premières années de la vie de la romancière. Nous découvrons, sur les traces de la première de nos compatriotes à remporter le prix Fémina (en 1947 pour *Bonheur d'occasion*), la difficulté d'être franco-manitobaine et le regard

fasciné qu'elle posait alors sur la terre européenne, origine de nos deux cultures.

C'est également à la genèse de son oeuvre que nous permet d'assister Gabrielle Roy. Elle puisera dans ces années les personnages et les atmosphères de ses fictions, interrogera ces êtres qui lui auront légué un sens, une appréhension de la mort. Appréhension qui, me semble-t-il, fait d'ailleurs la puissance de cette autobiographie (beaucoup plus, par exemple, que lorsqu'il est question du sentiment amoureux): on y voit là un rapprochement vers la vérité, comme la possibilité de cerner, au moment où elle est en apparence le plus ténue, la mystérieuse fureur de la vie dans tout ce que la mort nous en révèle de troublant, de fugace et d'essentiel. C'est alors que Gabrielle Roy s'échappe de la récréation de ses souvenirs pour atteindre, pourrait-on dire, à l'intime universel de cet ultime bouleversement du corps et de l'âme.

Seule Gabrielle Roy peut écrire ainsi, avec une telle naïveté, dirais-je, avec une telle foi en la bonté qui, pour elle, est le fondement de l'humain. Son autobiographie constitue un bel exemple d'homogénéité entre l'oeuvre et la vie, la même éthique commandant les deux. *La détresse et l'enchantement* n'est assurément pas un livre nécessaire, mais demeure un outil fort intéressant pour la connaissance de la romancière comme pour celle d'une époque (1909-1939), et aussi pour quelque chose de plus: un sens, une philosophie peut-être, alors que l'existence, éparse, se retrouve et se scrute, comme en un travail pour repérer les signes fragiles de la continuité.

Francine Bordeleau



LE PASSAGER

Gilbert La Rocque
Québec/Amérique, 1984

Proust: «Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul...» La Rocque: «il revit subitement l'oiseau et il sentit dans sa main le petit corps broyé» (p. 13)... Ainsi s'engagent, dans *Le passager*, ces «spasmes» ou ces tenaces convulsions de la mémoire. Enfant, Bernard Pion (ce nom dérisoire, si vulnérable aux jeux des échecs et des hasards...) a tué son serin jaune; depuis, par bribes et fragments intermittents, telles ces petites pièces de verre coloré qui tourbillonnent, prisonnières, dans l'oeil constellé du kaléidoscope, ce sont les figures monstrueuses de la mort qui se multiplient, dans le destin du personnage, comme à l'infini. Par la mort souhaitée du père et la répétition mnémotechnique, avec le poignard finlandais, du meurtre de Guilbert, ce «fossoyeur de la littérature» (p. 54), par la mise en scène fantasmagorique de la strangulation de Liliane, l'amante, et jusqu'à la tentative avortée de la pendaison du «héros», tout n'est que recommencement mortuaire: «Ouroboros des infinis recommencements» (p. 145).

Et certes, tout comme quelque épisode de *À la recherche du temps perdu*, *Le passager* ne se laisse pas raconter. Car

ce roman tient à son écriture ou plutôt à cette rage passionnée d'écrire en sondant les nauséuses illusions du réel («sa nausée était bien plus que métaphysique» (p. 46) qui s'avoue dans toute l'oeuvre de La Rocque. Spéculaire, le discours mime (voire mine) la fiction (fiction?) qu'il produit et si l'histoire se déroule en exhibant, entre autres, les motifs obsessionnels du corridor (architectural, stomacal, intestinal, ...), de la marche erratique et titubante, de la viscosité boueuse, de l'éthylisme hébété, de la vitre déformante ou de l'hallucination fragmentaire, c'est que le texte lui-même se donne comme un vertigineux labyrinthe verbal, comme le décalque exacerbé d'un cloaque existentiel où «tout n'est qu'illusion, rien qu'une infecte illusion...» (p. 65). Ainsi, jamais me semble-t-il, depuis *Le Cassé* de Jacques Renaud, on aura poussé plus loin encore la violence de l'échec, la sauvagerie de l'impuissance ou la folie furieuse de l'identité perdue. Sans cesse, *Le passager* convoque le répertoire sémantique de l'excès (angoisse, carnage, panique, dégoût...) et il affirme le paroxysme pathétique du néant:

(...) la vie dévorante et absurde de tout cet univers démentiel où il était dépourvu, lui ce risible lui, de toute signification et de tout espoir — oui il voyait vraiment cela, tandis que de la lumière et des gerbes d'eau glissaient de l'autre côté de la vitre, il voyait ou croyait voir comment devait s'articuler cette débilite abstraction, cette menace à gueule de néant, cette extinction de tout, ce retour à l'indifférencié où il se sentait irrésistiblement entraîné...

Certes, un livre du trop-plein, comme du débordement et de la pléthore; un livre exigeant qui impose sans concession la dramatique destinée à l'écriture. Là où Sisyphe profère avec des hauts-le-coeur les affres du mal de vivre, l'insoutenable pesanteur de l'être...

Paul Chanel Malenfant

LE VOYEUR FIDÈLE

Régis Tremblay
Libre Expression, 1984

Peu après la parution de ce livre, on a beaucoup parlé du grand nombre d'éléments autobiographiques qu'il contenait. L'auteur, lors des entrevues qu'il a accordées, ne le niait pas. Ne connaissant pas l'auteur, ni ses proches, je n'ai pas été tentée d'effectuer de rapprochements pour deviner qui était qui dans la vraie vie. À part peut-être le journal *L'Étoile* que j'ai associé au journal *Le Soleil* et la *Presse québécoise* à la *Presse canadienne*...

Le voyeur fidèle, Marc-André Genest, est un journaliste hypersensible qui a choisi de fuir dans la littérature à une époque où on choisit plutôt de



fuir dans d'autres types d'activités: jogging, conditionne-

**éditions
d'Acadie**

C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8
Tél.: 506-854-3490



**C'EST POUR QUAND
LE PARADIS...**

Claude LeBouthillier
246 p., 9.95\$

**MAINTENANT DISPONIBLE
EN LIBRAIRIE**

commentaires

ment physique, natation, etc. Marc-André s'éprendra de Christine, rencontrée à la salle de rédaction. Il essaiera de faire le drôle pour mieux masquer sa sensibilité. Il cherchera à impressionner Christine, à l'étonner. Il s'écriera et se jouera bien des scénarios dans sa tête. Il sera «en panne de mots», lui le passionné de littérature. Bien des tentatives seront amorcées pour se rapprocher de cette femme. Il finira par constater que les temps sont durs pour les sentiments.

Le roman de Régis Tremblay parle d'un non-amour entre un homme et une femme, un amour qui ne va que dans un sens: c'est l'histoire d'une impasse amoureuse. Le héros, Marc-André, apparaît comme un être vulnérable et attachant. L'écriture est d'une grande simplicité et ponctuée de jeux de mots qui sont des trouvailles à mon avis. J'aurais envie d'abonder dans le même sens que Réginald Martel en disant: «Pas mal pour un critique!»

Susy Turcotte

DIX NOUVELLES HUMORISTIQUES PAR DIX AUTEURS QUÉBÉCOIS

Collectif sous la direction d'André Carpentier
Quinze, 1984

Comme tout ouvrage qui fait appel à plusieurs auteurs (de surcroît lorsqu'il s'agit de textes de commande), l'inégalité rivalise le plus souvent avec la diversité que l'on veut offrir et l'intérêt que l'on veut susciter. Le troisième collectif de nouvelles (après les nouvelles policières et fantastiques) que nous présentons les Quinze n'échappe pas à ce constat.

«Une seule intention est donc commune à tous ces textes, nous dit André Carpentier dans sa préface: celle de faire rire ou sourire, c'est-à-dire de suggérer une vision du réel par



la pensée comique». La plupart des textes sont toutefois en deçà de cette intention: on aura surtout cherché à être ou à faire drôle, et oublié le plus souvent d'aborder le réel sous cet «angle différent» dont nous parle Carpentier. Et c'est bien là le hic. La recherche de l'effet comique comme fin en soi ne peut qu'escamoter l'effet souhaité. D'autant plus lorsque l'effet est gratuit, comme dans plusieurs des textes de ce recueil.

Chez Noël Audet, un pompier déclare sa *flamme* à une serveuse présentée, on l'aura deviné, comme une *allumeuse*. Tout le texte, et les jeux de mots, repose sur l'analogie incendie/flamme amoureuse, avec des allusions du genre: «On a des problèmes avec son petit boyau...» ... André Belleau et Madeleine Ferron nous présentent également des déclarations amoureuses, mais ici le sourire est suggéré par le désenchantement et l'attendrissement naïf. Dans un texte habile — probablement celui qui répond le mieux à l'intention humoristique définie par Carpentier — mais qui comporte des longueurs, François Barcelo ironise sur la psychose collective provoquée par le SIDA, à la différence qu'ici le SIC (sans parenthèses) ne s'en prend qu'aux gens intelligents. Pour sa part, Victor-Lévy Beaulieu nous relate l'histoire d'un pauvre d'esprit pourvu par la nature de deux pénis et pour qui

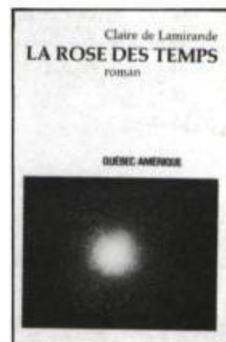
Voici les dernières nouveautés de la collection la plus prestigieuse au Québec.



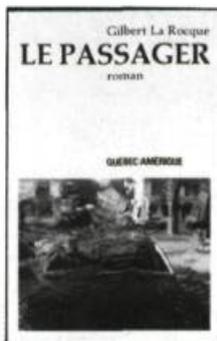
créée par Gilbert La Rocque



La Parade
225 p. 14,95\$



La rose des Temps
320 p. 18,95\$



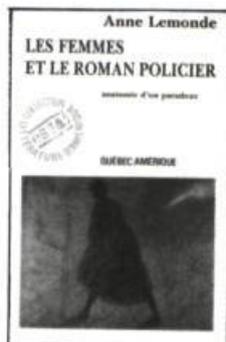
Le Passager
212 p. 12,95\$



Journal de Catherine W.
224 p. 12,95\$



**Gilles Vigneault
conteur et poète**
158 p. 9,95\$



**Les femmes
et le roman policier**
261 p. 14,95\$

Québec/Amérique 450 est, rue Sherbrooke, Suite 390
Montréal, Qc H2L 1J8 Tél: (514) 288-2371

commentaires

le but ultime dans la vie est de sauter dans les chutes du Niagara dans une boule de caoutchouc. Quant à André Carpentier, le récit d'une vengeance que savoure un campagnard à l'endroit d'un voisin recèle beaucoup trop de longueurs, entre autres les jeux de mots faciles lors de la récitation du chapelet, et désamorcent le punch final sur lequel repose en définitive le texte. Chez Pauline Harvey, nous assistons à un délire verbal qui tient davantage de l'absurde que de l'humour. Gilles Pellerin donne dans le pastiche et la caricature en nous présentant une version *revampée* du mythe de Noé. Ici aussi, longueurs et multiplication de procédés nuisent à l'intention initiale. Jean-Marie Poupard, s'inspirant peut-être de ce pianiste qui joue pour la millième fois la Sonate à la lune, nous fait part des doléances d'un auteur qui se livre à des lectures publiques. Quant au texte de Yolande Villemaire, *Ça devient clair en 1984*, il me semble clore ce recueil davantage sur une interrogation que sur un sourire.

En un mot, ce qui fait le plus défaut à ce recueil, c'est probablement ce sourire sans prétention ni artifice qu'esquise Vittorio en page couverture.

Jean-Paul Beaumier

LA LETTRE INFINIE

Madeleine Gagnon
VLB, 1984

«L'espace qui s'ouvre est immense, démesuré, ne semble avoir aucun point de départ, ou d'arrivée, une lettre qui n'a pas de but, aucun autre projet que son étendue, aucune attache, aucune référence.»

Parler de ce qui n'a ni commencement ni fin, de ce qui n'a pas de but ni de référence, de ce qui n'est ni poésie, ni roman, ni essai n'est pas une tâche facile. Pourtant, il se trouve des choses



à dire sur ce mystérieux discours qui réunit tous les attributs divins... ou presque.

La lettre de Madeleine Gagnon, bien qu'elle laisse deviner un talent certain, n'est pas à point pour le lecteur — ou mieux, peut-être n'est-on pas prêt pour cette lettre, ou encore ne s'y trouve-t-il peut-être qu'un discours qui se suffit à lui-même exploitant avant tout la fonction phatique du langage? En fait, *La lettre infinie* ressemble beaucoup à ces rêves qui surviennent à la suite d'une période d'activité intellectuelle trop intense et qui ne trouvent leur signification qu'après une longue et perspicace analyse, s'ils ne sont pas tout simplement qu'un jeu de la rétine surexposée.

L'écriture de *La lettre infinie* n'est pas différente de celle des textes précédents: Madeleine Gagnon, toujours fidèle à elle-même, nous offre encore cette littérature savante qu'on aime ou qu'on n'aime pas. Pour ma part, je trouve que dans ce chaos du «premier souffle», du «rythme initial», la trame se règle uniquement sur des pensées et les traces de la recherche y sont trop présentes. L'abstrait foisonne et récupère tout sur son passage, les émotions n'existant qu'au service de cet intellect qui avorte et dépêche.

«À la poste, ils ont refusé cette lettre sans adresse ni timbre. Je vous la donne ainsi. Immobile, muette, ravie par de l'informe, de l'innommable, de l'incouvable. De l'incausable. (...)»

L'essentiel m'aurait-il échappé? Il faudrait relire alors, mais je n'en ai pas envie.

Sylvie Trottier

LA FLAMME ET LA FORGE

Gilbert Choquette
Cercle du Livre de France,
1984

Ce commentaire étant accompagné de la photographie du livre, je m'abstiendrai de faire pléonasme avec la mention imprimée au bas de la couverture. S'il ne m'appartient pas de me prononcer sur un tel choix, je peux en revanche critiquer le projet soutenu ici par l'auteur.

D'une facture extrêmement traditionnelle — c'est-à-dire avec une histoire et de la psychologie —, *La flamme et la forge* (allusion à Vulcain?) met en scène un écrivain, Anders Stahlberg, personnage créé par Choquette comme «le plus illustre romancier de notre époque». En visite à Montréal pour un bref séjour — et une série de conférences —, l'écrivain rencontrera une jeune femme, Rachel Aubut, dont il tombera amoureux et qui lui fera prolonger son séjour. Mais rien n'est simple pour ce grand écrivain dont l'oeuvre est hantée par l'amour et l'érotisme.

Voilà pour l'anecdote (je simplifie, évidemment). Quant à l'écriture, elle devient terriblement agaçante, l'auteur multipliant les (très) longs dialogues, les réflexions à caractère philosophique (est-ce que je me trompe d'y voir une certaine influence de Dostoïevski?), les monologues intérieurs.

Le roman plaira sans doute à une certaine génération, celle qui, ayant atteint ce



que l'on pourrait appeler une «force tranquille», n'en continue pas moins de produire un questionnement existentiel qui, malheureusement, ne trouve pas vraiment d'écho, dans sa formulation, avec une dynamique actuelle. Héros romantique qu'accompagne un cortège de stéréotypes (différence entre un écrivain et un buveur de grosse bière: pour le premier, la femme passe après l'Oeuvre, pour le second, la femme passe après le Char), Anders Stahlberg promène son faix sentimental dans l'hiver montréalais. Stahlberg/Choquette n'a pas compris que l'absolu de l'amour est une aberration, que seul existe l'absolu du désir. Et que celui-ci, alors, n'a rien à faire du discours, et surtout pas de bêtyifier sur lui-même.

Francine Bordeleau

DE L'AMOUR DANS LA FERRAILLE

Roch Carrier
Stanké, 1984

Avez-vous entendu parler de l'histoire du village de St-Toussaint-des-Saints? Si non, vous devriez.

À St-Toussaint-des-Saints, il y a souvent des élections, et, chaque fois, le «Bon Parti» promet de construire un

«p'tit bout de chemin» qui fournira de la «job» à beaucoup de monde. Cette fois, ça y est! Le «Bon Parti» a gagné et le «Cheuf» engage toute personne qui se présente au chantier. Le long de cette route défile une multitude de personnages et d'histoires des plus cocasses. Le jeune Opportun Lachance, devenu fou dans un accident d'automobile et redevenu normal après un autre accident semblable, meurt noyé dans l'huile à frites. Il est pour cette raison consacré Saint. Innocent Loiseau, adolescent naïf et opportuniste, a appris de son patron que la clé du succès était de toujours gagner et d'avoir une femme à ses côtés; malheureusement, il ne connaît pas de femme et c'est pourquoi il s'entretient tous les jours au téléphone, qui n'est pas branché, avec une femme fictive. Par sa poésie, Jeannot Tremblay veut éveiller l'âme révolutionnaire parmi les pauvres travailleurs. Mais il désespère de sa mission et s'enfuit au bord de la mer avec une femme. Achille Bédard, jeune journaliste à la *Province ensoleillée*, veut dire toute la vérité sur la corruption du pouvoir, mais il est contraint à glorifier le «Bon Parti», propriétaire du journal. Achille écrit un seul article dénonciateur et va se tuer, emportant avec lui la vérité.

D'autres histoires viennent s'entremêler à celles-ci, aboutissant toutes à un désastre. Même le chemin neuf ne sera jamais terminé. La morale de cette longue épopée: «La vie, c'est comme du fer: ça rouille, ça casse, ça se défait.»

De l'amour dans la ferraille est une oeuvre sublime. Roch Carrier a réussi, par le génie de l'humour et du sarcasme, à peindre un tableau de tous les comportements et de toutes les destinées individuelles de notre société. Il a aussi accompli une parfaite critique sociale du pouvoir, de la corruption, de la crédulité, de la faiblesse et de l'amour misérable. Il n'y a pourtant aucun jugement final ni aucune



méchanceté de la part de l'auteur.

Ainsi, il s'agissait d'une entreprise démesurée, mais elle fut menée avec succès à l'intérieur d'un récit drôle et triste à la fois, mais surtout magnifiquement construit.

Lorsqu'on lit *De l'amour dans la ferraille*, on s'assoie et on ne se relève pas avant d'en avoir terminé la lecture, même si c'est une oeuvre de grande envergure.

Isabelle Ferland

L'AMANT GRIS Louise Warren Triptyque, 1984

Une entrevue à la radio. Louise Warren parle de *L'amant gris*. On entend l'émotion dans la voix. Curieuse, je vais en librairie et me procure ce petit livre imprimé à l'encre rouge où l'on devine déjà la passion.

Une écriture différente, un rythme qui joue avec la poésie et la prose, des images qui nouent hier et aujourd'hui en abolissant les frontières de la mémoire. Ne faire qu'une avec sa vie et assumer la facture du désir, ses risques, ses égarements et ses victimes.

Le texte se coud, se découd. La plume erre dans une

LA RENTRÉE

AUX ÉDITIONS TRIPTYQUE

L'AMANT GRIS

[poèmes]

de Louise Warren

7,50 \$

DERRIÈRE LA VITRE

[scénario pour la télévision]

de Paul-André Bourque

10,00 \$

LE SPECTACLE DE LA LITTÉRATURE

[essai]

de Robert Giroux et

Jean-Marc Lemelin

14,00 \$

LES AIRES DE LA CHANSON QUÉBÉCOISE

[essai]

de Robert Giroux et

Jacques Julien

12,00 \$

Les éditions Triptyque
C.P. 670, succ. N
Montréal (Québec)
H2X 3N4

commentaires



proche «nationale», littéraire, etc. On sent là une manière singulière de vivre l'écriture.

Carole Voyer

LETTRÉ D'UNE AUTRE
Lise Gauvin
L'Hexagone/Le castor astral,
1984

J'attendais ce livre avec impatience. J'en connaissais des extraits parus dans un cahier spécial du *Devoir* et dans la revue *Possibles*.

Persane d'origine, Roxane s'est installée au Québec pour y poursuivre une maîtrise en études littéraires. *Lettré d'une autre* regroupe 13 lettres écrites par cette dernière à son amie Sarah qui, elle, est toujours en Perse. Sa condition de nouvelle arrivante la rendra très attentive à ce qui se passe au Québec sur les plans politique, culturel, littéraire et social. À travers les lettres destinées à Sarah, on sentira l'immense appétit de Roxane pour l'autre, son désir



aussi de comprendre les «contradictions et étrangetés de ce pays». Elle s'intéressera aux débats nationaliste et féministe, entre autres, et au fil des pages, on sentira grandir son sentiment d'appartenance au peuple québécois, son peuple d'adoption. Elle se sentira enfin chez elle, «rien n'étant plus facile en réalité que de se considérer l'autre de quelqu'un».

Au hasard de ses rencontres, de ses sorties et de ses lectu-

res, Roxane sera amenée à une espèce de *surconscience*. J'irais même jusqu'à dire que la lucidité dont elle fait preuve est dérangeante: «Parfois je me demande, Sarah, si je ne suis pas une des rares personnes, dans le Québec d'aujourd'hui, à m'intéresser au Québec.» De plus, les lieux cités sont décrits avec une telle exactitude qu'on peut les identifier sans même qu'ils soient nommés.

Lettré d'une autre soulève toute la question de l'altérité, de la spécificité, de la marginalité, de l'ambivalence. Le texte est difficile à situer dans un genre littéraire précis, indice peut-être que deux genres peuvent coïncider. Toujours est-il que cet essai-fiction, pour qui ne connaîtrait pas le Québec, en trace un portrait assez juste et réaliste.

Susy Turcotte

maison déserte puis dessine un corps qui se lie à elle. Elle est un je qui se livre sans pudeur, doucement.

Louise Warren aborde l'histoire avec un imaginaire qui lui est particulier. Selon moi, il y aurait peut-être lieu de transposer davantage le réel pour que le «public» puisse respirer plus aisément ce monde insolite, nouveau, touchant. Un texte qui fait l'historique des intimités vécues, libéré de l'ap-

les herbes rouges

Jean-Marc Desgent
O COMME
AGRESSION 118

Rosie Harvey
C'EST D'Y PRENDRE
QUELQU'INTÉRÊT
QUI L'AGITE 119

Robert Gurik
SPIRALES 120-121

Guy Moineau
AUCUNE INTENTION
DE BONHEUR 122

André Beaudet
Nicole Bédard
François Charron
Jean-Marc Desgent
Carole Massé
QUI A PEUR
DE L'ÉCRIVAIN? 123-124

France Théoret
INTÉRIEURS 125

André Roy
NUITS 126

Carole Massé
L'AUTRE 127

□ 118/3\$	□ 119/3\$	□ 120-121/5\$	□ 122/3\$
□ 123-124/5\$	□ 125/3\$	□ 126/3\$	□ 127/3\$

ABONNEMENT: 10 NUMÉROS/20\$
CI-JOINT: CHÈQUE MANDAT POSTAL

les herbes rouges

C.P. 81, BUREAU E, MONTRÉAL H2T 3A5

NOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

commentaires



TONY ET VLADIMIR

Robert Soulières et
Philippe Béha
CLF, 1984

Tony le chat est heureux de sa petite vie tranquille. Il est vendeur de caramel mou et, au volant de son triporteur, il parcourt les rues de la ville en chantonnant des airs et des chansons dont il est l'auteur. Il rêve d'être remarqué et de devenir un grand chanteur.

À ce chat bien ordinaire, un flamant rose fait miroiter la possibilité de faire carrière dans le domaine de la chanson: «Avec votre talent et mon sens

des affaires, nous ferions sensation!» Les grandes salles de spectacles, les applaudissements, les voyages, la gloire, son nom dans les journaux, la fortune: tout cela grise Tony qui, pour la scène, changera son nom pour Vladimir. Aucune voix intérieure ne le mettra en garde contre cet impresario flamant rose qui lui promet monts et merveilles.

De toutes parts, les contrats vont affluer, et il deviendra une vedette adulée. Mais il regrettera la quiétude de sa petite maison de brique. Il décidera de quitter la scène, après être allé au bout de son rêve, et constatera que le bonheur comme le malheur est en soi. Que le bonheur, c'est tellement peu de choses. Et enfin, il retrouvera le temps de prendre son temps.

Robert Soulières en est à son quatrième titre dans cette collection de littérature pour la jeunesse et il accomplit, dans ce domaine, un travail remarquable. Les illustrations de Philippe Béha ajoutent une touche d'humour au texte.

Susy Turcotte



LE SABLIER

Journal intime (1981-1984)
Louise Maheux-Forcier
CLF, 1984

«... je te dirai ceci en douce: un écrivain, ça meurt même de son vivant quand ce n'est pas lu», écrit Louise Maheux-Forcier dès les premières pages de ce journal qui n'est pas à lire mais à déguster lentement. Pour bien des écrivains, l'écriture est un acte quotidien. Mais l'ensemble de ce qui est écrit ne parvient jamais entièrement aux lecteurs. L'écrivain fait toujours

un choix, l'éditeur aussi d'ailleurs. Mais lorsqu'il écrit, l'écrivain se fait personnage. Plus question de se cacher derrière un héros dans un journal. C'est de soi dont on parlera. La fiction entre en jeu quand même, mais on ne lit jamais un journal comme on lit un roman. Le lecteur se rapproche. L'écrivain le sait.

Louise Maheux-Forcier n'est pas une auteure/spectacle. Elle demeure discrète même dans son journal. Mais le plaisir y est. L'écriture est faite de finesse et de tendresse. «Au nombre des amis que je puis compter sur les dix doigts de la main, il y a eu, à intervalles réguliers — et le hasard me desservant — trois psychiatres. Ça n'a pas marché! Question de rivalité, sans doute, ou de jalousie professionnelle, car, bien qu'autodidacte en la matière, je savais «jouer au fou» aussi bien qu'eux!»

L'auteure a peut-être plus d'ami(e)s qu'elle peut le croire. Mais ils se contentent de la lire. Ils vivent avec elle une amitié silencieuse et discrète. C'est le pouvoir de l'écriture mais aussi celui de la lecture.

Marc Chabot

